

Harry Bernard, un intellectuel oublié

Les biographies publiées jusqu'à maintenant ne lui rendent pas justice; elles se résument à quelques paragraphes et les dictionnaires spécialisés¹ ne contiennent guère plus de détails. Quant aux manuels d'histoire littéraire, ils demeurent tout aussi avares de commentaires, lorsqu'ils lui consacrent une notice biographique²! Selon Gaston Désaulniers, auteur d'un mémoire de maîtrise sur son oeuvre romanesque, «il a connu, à la parution de ses livres, des heures de gloire qui ne pouvaient laisser présager l'oubli presque total dans lequel a sombré son oeuvre romanesque»³. «Qui parle aujourd'hui de Bernard?», écrivait récemment Lahaise⁴. Comment expliquer que ce lauréat de trois prix David qui a signé pendant 35 ans des critiques littéraires, publié divers travaux sur les mammifères et les poissons, qui s'est impliqué dans la vie sociale de son temps que ce soit en tant que pionnier de *l'Action nationale*, ou en agissant avec force pour appuyer et développer le livre canadien, ou en menant de virulents combats pour défendre ses positions politiques, soit aujourd'hui à ce point méconnu?

Pourquoi cet oubli? Pourquoi a-t-il été écarté par les historiens des idées et ceux de la littérature? Sans doute parce qu'il fait partie de ces intellectuels nationalistes, de ces journalistes

¹ Voir notamment, Jean-Paul Lamy «L'homme tombé, roman de Harry Bernard», Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, Tome II, 1900-1939, Maurice Lemire (dir.), Montréal, Fides, 1987 [1980], p. 573; Jacques Cotnam, «Bernard, Harry», *The Oxford Companion to Canadian Literature*, 1997 [1980], p. 96-97; «Bernard Harry», *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, Montréal, Fides, 1976, p. 57-58 (que ces auteurs reprennent dans le *Dictionnaire des auteurs de la langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 120-121).

² Ainsi Pierre de Grandpré et al., (*Histoire de la littérature française du Québec*, Tome II (1900-1945), Montréal, Beauchemin, 1968) ne lui consacre même pas de notice biographique; Roger Duhamel, (*Manuel de la littérature canadienne-française*, (4^e éd.), Montréal, Éditions du Renouveau Pédagogique, 1967, p. 146) avait fait mieux de même que Gérard Tougas (voir *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, p. 245).

³ Gaston Désaulniers, «Étude de l'espace dans l'oeuvre romanesque d'Harry Bernard», mémoire de Maîtrise ès Arts, Université du Québec à Trois-Rivières, 1974. Un autre mémoire peut être également mentionné, celui de Janine Boynard-Frot, «Structure du roman à thèse dans *Les jours sont longs* d'Harry Bernard», mémoire de Maîtrise ès Arts, Université de Sherbrooke, 1974.

⁴ Robert Lahaise, *Une Histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, p. 343.

catholiques qui ont tant dominé le Canada français d'avant la Révolution tranquille que l'on s'est empressé de rejeter au cours des années 1960. En l'écartant, c'est tout le courant dominant de ces intellectuels «en service national» que l'on a occulté, pour ne privilégier souvent que les avant-gardistes et les anticléricaux⁵. C'est là tout le drame. S'il est un intellectuel dont on devrait pourtant connaître la carrière afin de comprendre l'évolution des idées au Canada français, c'est bien lui. Bernard représente en quelque sorte l'archétype de l'intellectuel du Canada français. En effet, à l'image de plusieurs intellectuels, il est journaliste; ses romans sont des oeuvres moyennes, pour reprendre l'expression de Daniel Chartier⁶; comme tant d'autres, il est un disciple de Groulx; et ses positions politiques unionistes rejoignent une bonne partie de la population qui vote pour Duplessis. D'ailleurs l'appui d'un intellectuel comme Bernard au régime Duplessis jette un nouvel éclairage sur l'emprise que pouvait exercer ce premier ministre populiste.

Enfance et adolescence

Harry Bernard est né à Londres (Angleterre), le 9 mai 1898 de parents canadiens-français. Son prénom lui causera quelques soucis car il devra défendre ses origines canadiennes-françaises. Ainsi à la première page du *Courrier*, il affirme l'origine française de son prénom. Encore en 1964, il fait la leçon à un journaliste de Québec, Rémi d'Anjou: «un homme de votre culture ne saurait ignorer qu'un saint évêque de France, bel et bien canonisé,

⁵ Les Jean-Charles Harvey et Victor Barbeau sont beaucoup plus à la mode (voir Yves Lavertu, *Jean-Charles Harvey. Le combattant*, Montréal, Boréal, 2000; Michèle Martin, *Victor Barbeau. Pionnier de la culture journalistique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997; Chantale Gingras, *Victor Barbeau. Un réseau d'influences littéraires*, Montréal, l'Hexagone, 2001).

⁶ Daniel Chartier, *L'émergence des classiques*, Montréal, Fides, 2000, p. 288.

qui vécut en des temps très anciens, s'appelait Harry»⁷.

Son père, Horace Bernard, commerçant et importateur, profitait de son métier pour voyager surtout en Europe (Angleterre, France et Suisse) et aux États-Unis (Boston). C'est d'ailleurs dans ce contexte que Harry Bernard naît à Londres alors que son père y réside, mandaté par son employeur new-yorkais. Il devait y surveiller les arrivages de mil récolté au Québec. «Je fus élevé au foin, comme les chevaux. Dans ce sens que mon père et sa famille comptaient pour vivre sur le commerce de ce fourrage»⁸. Peu après sa naissance, ils déménagent à Soissons, puis à Paris. Et c'est là qu'il fit ses débuts à l'école, au Collège Rollin, non loin de Montmartre. La famille y demeure jusqu'en 1904 alors que le jeune Harry est âgé de six ans. Après un court séjour à Montréal, les Bernard s'installent en Nouvelle-Angleterre et la fréquentation de l'école de St-Albans au Vermont permet à Harry de se familiariser avec l'anglais. En 1906, c'est le retour définitif au Québec d'abord à Upton, dans les Cantons de l'Est, puis à Saint-Hyacinthe à compter de 1911.

Sa famille, sans être riche, est assurément petite bourgeoise: «Ma mère fut à la belle époque le type à peu près parfait de la bourgeoisie moyenne, ni trop argentée ni démunie»⁹. Quant à son père, l'automobile met fin à son travail d'expert en fourrage en réduisant le nombre d'animaux de trait; il doit se recycler dans l'importation et la production de bijoux de luxe. C'est à Boston qu'il ouvre son nouveau commerce en 1918¹⁰. Mais la crise des années 1930 l'oblige à fermer boutique et à congédier son personnel, y compris Émile, son fils cadet. «J'ai

⁷ H.B. à Rémi d'Anjou, 12 mars 1964 (298/043/001), Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, Fonds Harry-Bernard, [dorénavant BNQ].

⁸ BNQ, manuscrit de H.B., *Souvenirs d'enfance et de journalisme*, 5^e version, chapitre 4, p. 6 (298/009/006).

⁹ *Ibid.*, p. 7 (298/009/006).

¹⁰ L'entreprise s'appelle la J.H. Bernard Co. Inc., BNQ, Horace Bernard à H.B., 17 juin 1929 (298/048/013).

maintenant abandonné l'idée de devenir riche...», confie-t-il à Harry en décembre 1930¹¹. C'est pourquoi il revient à Saint-Hyacinthe et accepte un travail à L'Union Saint-Joseph en tant que comptable.

De 1911 à 1919, Harry Bernard est inscrit au Séminaire de Saint-Hyacinthe où il terminera avec succès son cours classique. «En marge de thèmes et versions, dit-il, je rime des centaines de vers. Fatras dont il ne reste rien. Excellent exercice, le vers m'oblige cependant au mot juste, à la pensée ramassée. Le jour où Hugo m'apparaît, je brûle mes poèmes. Le jour où je lis Baudelaire, je déchire les vers inspirés par Hugo¹².»

Déjà, tout en étant étudiant, il collabore au *Courrier de Saint-Hyacinthe* en y publiant des poèmes et en s'occupant de la page «Fémina». Il n'a donc que 18 ans quand il fait ses débuts en tant que journaliste sous le pseudonyme de Roger Raymond. Le journalisme ne le quittera plus jamais. Au cours de l'été 1918, Bernard s'engage dans le corps étudiant de l'armée américaine, à Lowell (Massachusetts), tandis que son père vient d'emménager à Boston pour y ouvrir son nouveau commerce.

Harry Bernard et le Courrier de Saint-Hyacinthe

Pendant ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe à compter de 1916, il collabora régulièrement au *Courrier* en signant des textes sous un nom de plume, Roger Raymond, tout en s'occupant de la page Fémina. Parfois, ses textes sont repris dans d'autres journaux régionaux du Québec¹³. Honoré, le jeune étudiant y voit un gage de succès, une appréciation de son talent et un

¹¹ BNQ, Horace Bernard à H.B., 11 décembre 1930 (298/048/013).

¹² H.B., «Comment j'en vins à écrire», *L'enseignement secondaire au Canada*, vol. XXII, avril 1943, p. 552.

¹³Certaines annotations en marge de ces textes (conservés dans le Fonds Harry-Bernard, à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal [dorénavant BNQ]) avaient révélé ce succès, corroboré par un dépouillement des journaux identifiés, comme *Le Courrier de Montmagny*, *Le*

encouragement à poursuivre dans cette voie qu'il envisage d'ailleurs sérieusement: «Après mes humanités au petit séminaire de Saint-Hyacinthe... je ne songeais qu'à écrire, fût-ce dans un journal. Voir mon nom au bas d'un article me paraissait le comble de la félicité sur terre¹⁴.»

À son arrivée au Droit, qui compte alors à peine six années d'existence, Donat Kavanagh, chef de pupitre, a la charge d'initier Harry Bernard de même que deux autres jeunes nouveaux, Edgar Boutet et Émile Boucher, à leur nouveau métier: Bernard apprend son métier sur le tas. Envoyé au Château-Laurier pour couvrir une conférence, il en revient le lendemain sans compte rendu puisque le conférencier ne s'est pas présenté. Furieux, Kavanagh le sermonne: «quand il y a une conférence, c'est une nouvelle; quand il n'y a pas de conférence, c'en est une autre. Tu ne pouvais m'apporter la première et tu as manqué la seconde. À ta place, je ne serais pas trop fier¹⁵.»

Le 18 mai 1920, le rédacteur en chef, J.-Albert Foisy, suivi de son adjoint, claquèrent la porte du journal, en raison, «d'un problème d'argent¹⁶.» La direction mute alors le courriériste parlementaire Charles Gautier au rang de rédacteur en chef tandis que Bernard le remplace au Parlement. La mutation sera de courte durée néanmoins puisqu'il rédige son dernier texte à titre de courriériste au *Droit* après la fin de la session, le 3 juillet.

Un mois plus tard, nouvelle promotion: il joint l'équipe éditoriale, à l'âge de 22 ans! Lors du congé du rédacteur en chef, il signe l'éditorial (il en signera une soixantaine en tout) tout en

Saint-Laurent de Fraserville, *Le Colon* d'Arvida; voir France Ouellet, Répertoire numérique du Fonds Harry-Bernard, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1999.

¹⁴ C'est lui-même qui l'écrit dans ses mémoires non publiées et déposées dans le Fonds Harry-Bernard; BNQ, HB, *Souvenirs d'enfance et de journalisme*, [5e version], [1972], 298/009/006, chapitre 7, p. 5.

¹⁵ *Ibid*, chapitre 3, p. 5.

¹⁶ C'est du moins ce que soutient Bernard; voir BNQ, HB, *Souvenirs d'enfance ...*,

s'occupant quotidiennement d'une chronique voisine, intitulée «Au jour le jour». Il exercera cette fonction jusqu'à son départ pour Saint-Hyacinthe, soit pendant près de 3 ans. Cette chronique passe en revue l'actualité régionale, nationale et internationale; elle se compose d'une série de brèves, soit de courts textes d'un ou deux paragraphes. Lorsqu'il arrive au Courrier en juin 1923, il conservera cette chronique qu'il baptise alors «En marge des événements». Les motifs qui amènent son arrivée au Courrier sont nombreux mais principalement que les possibilités de promotion au Droit lui paraissaient nulles. D'ailleurs, déjà à l'hiver 1923, il collabore régulièrement au Courrier à titre de courriériste parlementaire en plus de son poste régulier au Droit.

Tout en continuant à signer les éditoriaux, il cesse progressivement, à compter de l'automne 1928 sa chronique «En marge des événements» pour amorcer une chronique intitulée «Le courrier littéraire», chronique qu'il maintient de façon régulière et souvent bi-mensuelle jusqu'à la fin février 1930. Cet abandon de la couverture des événements régionaux, nationaux et internationaux n'est sans doute pas étranger avec son intense activité littéraire observée entre 1929 et 1932. Le Courrier littéraire, qu'il abandonne en février 1930, annonce en fait les billets de l'Illettré qui verront le jour en 1941 et qui le rendront célèbres partout au Canada français et même en Nouvelle-Angleterre. Il faut préciser ici que la chronique de l'Illettré sera reprise dans une quinzaine de journaux un peu partout à Ottawa à Québec, au Lac-Saint-Jean dans le Bas du fleuve à Sherbrooke et ailleurs. Ses chroniques donnent beaucoup de crédibilité au Courrier de Saint-Hyacinthe tout en lui permettant quelques entrées d'argent puisqu'il charge 1\$ par semaine par journal.

Bien qu'anti-libéral dès le début et donc un farouche opposant à T.-D. Bouchard et à son Clairon, Bernard affiche longtemps une neutralité politique qu'on lui reproche d'ailleurs. Mais à

compter de 1935 tout bascule. Ernest Chartier devient alors actionnaire majoritaire de l'entreprise qui, depuis l'arrivée de Bernard, était sous le contrôle de l'évêché de Saint-Hyacinthe. La latitude dont il disposait auparavant dans la rédaction de ses éditoriaux s'en trouve modifié. Mais nous avons tendance à penser que ce n'est pas tellement le changement de propriétaire du journal qui oriente dorénavant le Courrier dans la direction de qui allait devenir l'Union Nationale, mais fort probablement un mot d'ordre secret de l'Ordre de Jacques-Cartier qui, en 1935, exige de ses membres de se lancer dans la bataille politique afin de se débarrasser du gouvernement libéral. C'est pourquoi on peut croire à la suite de Jean-Charles Harvey, qui a dénoncé les agissements de l'OJC, que cette dernière donne naissance à l'alliance Gouin-Duplessis. Harry Bernard, qui a comme mentor Lionel Groulx, animateur et inspirateur de l'Ordre, est sans aucun doute un membre de la Patente. Ce même mot d'ordre, lancé en 1935, est peut-être même à l'origine de la prise de contrôle par la famille Chartier du journal. On espère un jour pouvoir étayer cette hypothèse.

Harry Bernard: le poète

La permission de consulter le fonds Harry-Bernard, permet de lever le voile sur une correspondance extrêmement riche avec les gens du monde littéraire de son époque et plus particulièrement avec le poète Alfred Desrochers. Elle compte 143 documents conservés, ce qui en fait, chez Bernard, la correspondance la plus substantielle –et de loin¹⁷. Pour le poète de Sherbrooke, il s’agit de la deuxième plus importante conservée aujourd’hui après celle avec Dantin. Nous avons affaire ici à deux amis qui seront très près l’un de l’autre pendant quelques années.

Cette amitié se crée principalement autour de leur passion pour la poésie. Passion déclenchée par une critique que fit paraître Bernard à propos de *L’Offrande aux vierges folles* en janvier 1929¹⁸. Bien que Bernard n’ait jamais publié de recueils de poésie, il fait paraître occasionnellement des sonnets dans différentes revues. L’un et l’autre critiquent leurs brouillons, proposent de nouvelles versions, etc.

Si leurs échanges s’étalent sur vingt ans, soit de janvier 1929 à janvier 1949, il ressort à l’examen une période très intense mais assez brève: le tournant des années 1930. Ainsi, l’année

¹⁷Outre DesRochers, énumérons les principaux correspondants littéraires avec qui Bernard [dorénavant HB] s’est le plus entretenu. Certes un dépouillement complet des Fonds de chacun des individus mentionnés modifierait le nombre de lettres retrouvées. (À ce titre, mentionnons que les Fonds Simone-Routier, Léopold-Desrosiers et Jean-Charles-Harvey ne renferment aucune lettre signée par Bernard.) Il s’agit donc, dans un ordre décroissant, de Simone Routier [29 lettres signées d’elle (SR) et 17 de lui], Jean Bruchési [27 JB, 13 HB], Lionel Groulx [dont le Fonds a été dépouillé avec profit: 9LG, 29 HB], Clément Marchand [22 CM, 18 HB], Albert Lévesque [17 AL et 8 HB], Julia Richer [18 JR, 6 HB], Claude Melançon [18 CM, 4 HB], Albert Tessier [12 AT, 8 HB], Raymond Douville [15 RD, 4 HB], Jean-Charles Harvey [9 JCH, 8 HB], Robert Choquette [11 RC, 4 HB].

¹⁸Harry Bernard, «L’Offrande aux Vierges folles », *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 11 janvier 1929, p. 1. Le même ouvrage avait d’ailleurs permis à DesRochers de démarrer parallèlement une riche correspondance avec Dantin et une autre avec Pelletier. On y reviendra plus loin.

1929 compte 19 lettres, l'année suivante, 33 suivies d'un sommet de 53 lettres en 1931, puis 16 lettres en 1932 et l'année suivante, 12.

La richesse épistolaire observée au cours de ces années ne doit pas être imputée au hasard. Chez DesRochers, Giguère avait déjà souligné que les années de 1929 à 1935 correspondaient en fait à ses années les plus productives, années au cours desquelles il avait établi des échanges constants avec Dantin et Pelletier. On pourrait dire la même chose de celles que le poète échange avec Grignon, puisque les lettres retrouvées couvrent essentiellement les mêmes années. Parallèlement, Bernard aligne 3 romans et un essai critique entre 1929 et 1932, faisant de cette période des années tout aussi productives. Par la suite, on ne retrouve plus, ni chez l'un ni chez l'autre la même urgence d'entretenir un réseau complexe de correspondants. «Je n'ai jamais compris moi-même, affirme DesRochers en 1938, pourquoi je me suis laissé aller au spleen et que j'ai abandonné toute correspondance¹⁹.» Quoique Bernard ne se soit jamais expliqué à ce sujet, l'abandon du roman en 1933 marque une rupture dans sa carrière et met un terme de près de 20 ans à ses aspirations littéraires. Cela explique pourquoi sur l'ensemble de sa correspondance littéraire conservée, (et non l'ensemble de sa correspondance) soit environ 500 lettres, 348 d'entre elles portent une date antérieure à 1936.

Ami de Bernard, l'éditeur Albert Lévesque le publie depuis quelques années au moment où Bernard fait la connaissance de DesRochers.

Tout porte à croire que Bernard a joué un rôle déterminant dans l'arrivée de DesRochers à la maison d'édition dirigée par Lévesque. Comme le mentionne Jacques Michon, la rencontre

¹⁹ ANQS, lettre d'Alfred DesRochers [dorénavant AdR] à Louis Dantin, 25 janvier 1938, cité dans Hélène Lafrance. «La correspondance littéraire...», p. 263.

de DesRochers et Lévesque jouera un rôle capital dans la réorientation de la maison d'édition²⁰. On ne saurait trop s'attarder sur cet épisode de l'histoire de l'édition littéraire qui s'explique mal sans l'apport de Bernard.

Bernard, à titre de membre de *L'Action française*, est alors un auteur bien vu par Lévesque. Et le passe-temps de Bernard pour la poésie l'amène à reconnaître immédiatement le talent du poète de Sherbrooke. Aussi sert-il en quelque sorte de pont entre les deux groupes d'auteurs qui feront les succès de l'éditeur, soit le groupe composé des membres de *l'Action française* que Lévesque publiait jusqu'alors et l'autre groupe de jeunes auteurs, autour de DesRochers, qui arrivent par la suite.

Rien ne nous permet d'affirmer que c'est Bernard qui incite DesRochers à présenter son recueil à Lévesque. Mais Bernard sait depuis juin 1929 que son ami a terminé un nouveau recueil de poésie qui deviendra *À l'ombre de l'Orford*. Quand, en octobre 1929, Lévesque lui montre le manuscrit du poète pour savoir ce qu'il en pensait, Bernard s'empresse d'écrire à DesRochers pour le féliciter, reconnaître son talent de poète et lui dire: «Je répète que je vous aime comme un frère, parce que vous savez construire un alexandrin²¹.»

Sans doute sous les pressions de Bernard, l'ouvrage est confié à l'imprimerie éditrice du Courrier de Saint-Hyacinthe. Lévesque faisait affaire d'habitude avec des imprimeurs de Montréal et il est tout à fait exceptionnel qu'il confie l'impression du recueil de DesRochers à l'imprimerie de Saint-Hyacinthe. Bernard agit en quelque sorte comme éditeur auprès de l'auteur: il ne ménage pas ses commentaires auprès du poète pour améliorer le recueil, considéré

²⁰Jacques Michon, *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle*, volume 1 *La naissance de l'éditeur 1900-1939*, Montréal, Fides, 2000, p. 283.

²¹BNQ, lettre de HB à AdR, 16 octobre 1929.

comme trop court ²². En effet, le manuscrit initial ne comptait que 128 pages alors que Lévesque demande un ouvrage de 160 pages²³. C'est pourquoi Bernard lui demande de composer d'autres poèmes, que DesRochers, sans succès tente d'écrire. Aussi l'idée de reprendre les textes de *L'offrande* semble être suggérée notamment par Bernard de sorte que Bernard a joué un rôle clef dans la genèse de cet ouvrage marquant de la poésie québécoise.

DesRochers est un fervent admirateur des poèmes de Bernard. Il porte aux nues un poème de ses poèmes appelé «Ô mon fils bien-aimé», rédigé entre le 12 et le 18 mai 1930 et dont les différentes versions se trouvent aussi dans le Fonds Harry-Bernard. Ce poème a été faussement attribué à Alfred DesRochers puisqu'il avait été retrouvé dans ses archives par sa fille Clémence après la mort du poète.

En conclusion sur le poète, il faut préciser que le réseau littéraire dans lequel Bernard s'inscrit brise de l'isolement les auteurs dispersés un peu partout au Canada français. La correspondance privée permet de réunir des individus oeuvrant dans des villes différentes. Plusieurs d'entre eux travaillent au sein de petites entreprises de presse dans les régions. Sur ce plan, Bernard reste parfaitement représentatif des auteurs de l'époque. Demeurer à Saint-Hyacinthe –et non en métropole– ne paraît pas du tout être un obstacle pour connaître une carrière littéraire, pour développer des contacts et ce, grâce à une abondante correspondance.

Ô mon fils bien-aimé qui ne sera jamais,

²²BNQ, lettre de HB à AdR, le 25 novembre 1930.

²³*Ibid.*

Orgueil prématuré de ma grave jeunesse,
Toi qui me prolongeais déjà, toi que j'aimais
Avant que mon latent désir ne se connaisse.

Ô mon robuste fils, que n'auront pas connu
Mes mains, mes yeux de chair et ma superbe d'homme;
Toi qui m'auras trompé de n'être pas venu,
Que toujours je souhaite et qu'en mon coeur je nomme.

Je t'aurais tellement choyé que tu serais
Devenu comme l'ombre et l'écho de moi-même;
J'aurais pétri ton âme avec les sapins discrets
Que met le pur artiste à finir un poème.

Je t'aurais révélé le sourd labeur des champs,
La saline saveur du vent qui désaltère,
Et pourquoi, dans la gloire auguste des couchants,
On ressent la fierté d'être né de la terre.

Pour te distraire de l'effort quotidien,
Je t'aurais dit le sens et la rumeur des livres;
Et qu'en face de tel décor virgilien,
Les jeunes hommes sont comme des hommes ivres.

Je t'aurais dit qu'il faut aimer dans le terroir,
Dans l'air chargé de miel et de senteurs champêtres,
Et la rivière où la campagne a son miroir,
Tout ce qui nous rattache à l'âme des ancêtres.

Je t'aurais dit qu'il faut bénir Dieu chaque jour
De nous avoir donné ce pays qu'est le nôtre,
De l'avoir fait plaisant et rude tour à tour,
Plus généreux que tous et pareil à nul autre.

Harry Bernard, mai 1930

TROIS SEMAINES DE LA CHRONIQUE «EN MARGE DES ÉVÉNEMENTS»,
COURRIER DE SAINT-HYACINTHE

28 novembre 1924

- «Un livre précieux» -applaudit à la publication d'un ouvrage qui cherche à corriger les fautes de français au Canada (*Zigzags* de L.-P. Geoffrion)
- «Soyons aimables» -traite d'une loi prochaine relative à l'entretien des routes provinciales dont les coûts seront dorénavant à la charge exclusive de la province
- «Une gaffe énorme» -le portrait récent (commandé par Ottawa) du sénateur et défenseur de l'Ontario français Philippe Landry contiendrait une inscription unilingue anglaise!
- «Le Dr. Waugh» -traite de la mort de cet artisan controversé du Règlement XVII en Ontario
- «Une excellente occasion»-suite de la nouvelle traitant du décès du Dr Waugh

5 décembre 1924

- «En Égypte» -prise de position en faveur de l'indépendance de l'Égypte vis-à-vis de à l'Angleterre
- «Occasion dépareillée» -le problème égyptien pourrait être porté au tribunal de la Société des Nations, geste qu'il encourage
- «S'il est vrai» -l'économie s'améliore en Angleterre ce qui devrait permettre de ralentir la venue des immigrants britanniques au Canada, immigrants dont nous n'avons pas besoin...
- «Réclame» -à propos des voyages dans le monde du prince de Galles
- «Almanach national» -présentation de *l'Almanach de la langue française* dont il cherche à mousser les ventes

12 décembre 1924

- «Livres canadiens» -souligne la hausse de l'édition de livres canadiens
- «L'annonce paye-t-elle?» -cherche à démontrer les avantages de la publicité payée dans les journaux
- «Ce qu'on pense» -reprend un article de la revue *Vie nouvelle* dans lequel un jésuite souligne les bienfaits de la nouvelle Union catholique des Cultivateurs
- «On le donne pas» -il n'y aurait pas d'attribution de prix Nobel de la paix cette année
- «Sans commentaire» -reprend un article de *l'Action catholique* de Québec qui dénonce les lenteurs du fédéral à adopter le bilinguisme
- «Des animaux domestiques» -souligne les mérites d'une publication intitulée *Album des Animaux domestiques* «Les enfants de la ville devraient pouvoir faire la différence entre un mouton et un porc.»